

Que représentent les Pharaons d’Egypte ?

Les visages multiples du supportérisme de l’équipe nationale égyptienne

Suzan GIBRIL

Les grandes compétitions sportives sont l’occasion d’observer un renforcement ou un regain de patriotisme, d’identification nationale et de fierté nationale. Etant l’un des sports les plus populaires, le football peut être compris comme un miroir « multi-réfractaire », qui reflète les différentes facettes culturelles d’une société à un moment donné de son histoire et réunit, reproduit et transforme des identités nouvelles ou existantes. L’intérêt du football comme objet d’étude anthropologique, réside dans son « affinité avec une série de thèmes classiques de la discipline : le rituel, le sacrifice, la violence, la communication symbolique, etc. »¹. Le football, dans certains pays du Moyen-Orient surtout, est l’une des rares institutions – hormis la religion – à offrir un espace alternatif d’expression des frustrations, à constituer un exutoire à la colère de populations dominées par l’autoritarisme, du moins avant les événements de 2010 et les soulèvements populaires qui secouèrent la région (le « Printemps arabe »).

Le régime autoritaire égyptien, en particulier, a activement encadré et limité la politisation de sa population. Malgré certaines exceptions, notamment la campagne de redynamisation de la base « jeune » du PND (parti national démocrate), ou encore, l’éruption du « cyber-activisme », la grande majorité de la jeunesse égyptienne n’est pas engagée politiquement². Alors que l’intérêt pour les affaires politiques du pays est amoindri, le supportérisme footballistique se trouve à l’inverse renforcé, ou du moins stabilisé. L’engouement pour le football et l’investissement public dans le domaine sportif s’opèrent à un moment où l’Egypte voit sa puissance s’éroder dans la région dans les sciences, l’art, la littérature, la musique, la technologie, etc. Si le stade de

¹ F. DEI, « Il Calcio. Una prospettiva antropologica », *Ossimori*, 1, p. 7.

² A. ISKANDAR, « Geddo, a messianic football », *Egypt Independent*, 5 août 2010, <http://www.egyptindependent.com/opinion/geddo-and-messianic-football>, consulté le 25 mars 2015.

football représente un espace de liberté d'expression d'opinions à caractère politique, s'opposant au pouvoir en place, le régime instrumentalisa souvent l'équipe nationale de football afin d'asseoir son pouvoir et de créer un lien d'unité nationale autour de ce sport. Par ailleurs, la sélection nationale égyptienne n'a participé qu'à deux reprises au Mondial (en 1934 et en 1990), ce qui contraste avec le succès des clubs locaux comme Zamalek ou al-Ahly, qui sont des références sur le continent, comme le prouvent les huit victoires d'Ahly et les cinq victoires de Zamalek en CAF Champions League.

L'objet de ce chapitre est d'analyser les ambiguïtés du soutien à l'équipe nationale dans l'Égypte contemporaine, notamment dans un contexte de changements politiques importants. Comment se construit l'identité nationale égyptienne et comment se décline le soutien à une équipe nationale qui peine à traduire ses succès continentaux en succès internationaux ?

Ce chapitre repose pour l'essentiel sur neuf entretiens effectués auprès de supporters de football, d'une part, lors de deux terrains effectués au Caire entre mai et juin 2013 et en avril 2014, et d'autre part, via Skype, entre décembre 2014 et février 2015. Nous avons largement mobilisé ces entretiens ici afin de souligner et d'illustrer le rapport à l'équipe nationale. Par ailleurs, et à la demande des répondants qui ont préféré, dans la plupart des cas, garder l'anonymat, les entretiens ont été numérotés et datés. Nous avons analysé des articles de presse, issus notamment d'*al-Shorouk* et *al-Masry al-Youm*, qui sont des journaux indépendants, donc moins susceptibles de relayer le discours officiel. La recherche a été enrichie par la consultation de vidéos YouTube, notamment pour ce qui concerne la diffusion et le traitement de l'information.

L'instrumentalisation du football sous un régime autoritaire : l'Égypte, Moubarak et l'équipe nationale

L'histoire du football égyptien débute à la fin du XIX^e siècle, à un moment où les puissances coloniales britanniques s'en servent comme dispositif d'enseignement moral et de renforcement d'un sentiment d'unité dans la population estudiantine des collèges d'élite du Caire et d'Alexandrie. Le sport est alors un instrument clé dans l'appareil colonial, qui contribue à la diffusion de la « civilisation occidentale », de la discipline et du respect envers l'autorité³. Après la première guerre mondiale, le football devient au contraire un espace de résistance à l'autorité britannique, en particulier après la participation de l'Égypte aux Jeux olympiques de 1928 où l'équipe atteint les demi-finales. Cette performance est accueillie, par la population, comme la confirmation que l'égalité devrait être étendue à tous les domaines⁴. Si le football est d'abord pratiqué par les classes sociales les plus élevées, il s'étend rapidement à l'ensemble de la population, avec un nombre grandissant de joueurs issus des classes populaires plus pauvres. Le rapport aux idées politiques telles que le socialisme, le marxisme ou encore l'idéologie religieuse des Frères musulmans, se fait aux alentours du terrain, notamment lors des rencontres entre les deux plus

³ S. E. EL-ZATMAH, *Aha Gun ! A Social and Cultural History of Soccer in Egypt*, PhD dissertation, University of California, Los Angeles, 2011 p. 35.

⁴ A. RAAB, « Soccer in the Middle East : an introduction », *Soccer and Society*, 13/5-6, 2013, p. 622.

grandes équipes du Caire : al-Ahly, fondé en 1907 (qui signifie « le National »), et Zamalek, fondé en 1911 (originellement Kasr El-Nil Club, puis Farouk en 1940, avant de prendre le nom Zamalek après la révolution de 1952⁵). A l'origine, les deux clubs étaient foncièrement opposés ; l'un, Ahly, soutenu par les nationalistes et les libéraux, représentait l'indépendance nationale contre l'autorité coloniale britannique ; l'autre, Zamalek, soutenu par les royalistes et les conservateurs, collaborait avec les troupes britanniques. D'autres clubs furent, eux aussi, constitués sur des clivages politiques, notamment le club Al-Masry, de Port Saïd, fondé après la révolution de 1919, qui n'acceptait que des joueurs égyptiens, ce qui en faisait un symbole d'identité nationale et d'indépendance⁶. Néanmoins, c'est le club d'Ahly qui incarne le mieux la lutte contre la colonisation ; c'était, au moment de sa création, le seul à permettre à des Egyptiens d'avoir des cartes de membre⁷. Au-delà de la symbolique de lutte contre l'oppression, al-Ahly est devenu l'un des clubs les plus populaires et les plus primés du continent africain, suivi de près par son plus grand rival, le club de Zamalek.

Afin de comprendre l'exploitation du football par la propagande gouvernementale, il faut connaître les institutions du pays. Après l'abdication du roi Farouk, en 1952, l'Egypte vit se succéder une série de régimes autoritaires. Cette stabilité tient à plusieurs facteurs comme l'absence d'un réel projet national, la prééminence d'intérêts personnels sur les intérêts nationaux, ou encore le niveau élevé de corruption et la concentration du pouvoir et des richesses aux mains d'une petite élite dirigeante⁸. Selon Bishry, la qualification du régime égyptien ne se limite pas au régime autoritaire de type traditionnel et le problème n'est pas un simple problème de répression ; il s'agit d'un problème plus profond et global qui trouve sa source dans une personnalisation intrinsèque du pouvoir. Contrairement aux régimes autoritaires ou totalitaires plus traditionnels, l'élite dirigeante, dans un régime personnifié, ne représente pas un fragment particulier de la société (tribu, secte religieuse, classe sociale ou force politique)⁹. Il confisque le pouvoir et résiste aux pressions en faveur du changement, en responsabilisant son personnel et en s'entourant d'un cercle restreint de loyalistes, ce qui crée de fait un système où les relations professionnelles et politiques sont remplacées par des intérêts et des liens individualisés¹⁰.

En concentrant l'ensemble des sources du pouvoir entre les mains d'une poignée d'individus – qui, par ailleurs, ne représentent pas un groupe social particulier –, les intérêts de l'Etat s'identifient aux seuls intérêts desdits individus et la répression des opposants ou des adversaires devient alors un outil et une conséquence directe de la

⁵ D. GOLDBLATT, *The Ball is Round : A Global History of Football*, Londres, Viking, 2006, p. 486.

⁶ *Ibid.*, p. 494-496.

⁷ D. TUASTAD, « From football riot to revolution. The political role of football in the Arab World », *Soccer & Society*, 15/3, 2014, p. 378.

⁸ M. SHORBAGY, « Egyptian Views on Politics Today », *International Political Science Review*, 30/5, 2009, p. 521.

⁹ T. BISHRY, *Masr bayna al tafakkuk wal 'essyan al madani* [L'Egypte, entre dissimulation et désobéissance civile], Le Caire, Dar El Shorouq, 2006, p. 35.

¹⁰ M. KASSEM, *Egyptian Politics : The Dynamics of Authoritarian Rule*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 2004, p. 87.

nécessité pour ces élites de garantir la survie du régime (et de leur propre domination)¹¹. En instaurant des mécanismes institutionnels de réglementation de l'accès à la fonction publique et en offrant des perspectives d'avancement, le parti dirigeant parvient à générer un sentiment de « sécurité » parmi les détenteurs du pouvoir, le sentiment que « leurs intérêts immédiats et à long terme sont mieux servis en restant au sein du parti »¹². Même si les auteurs divergent sur la manière de comprendre la situation politique actuelle de l'Égypte, ils s'accordent pour souligner que la combinaison d'une absence de projet national, d'un effort de la part du gouvernement pour satisfaire les intérêts occidentaux plutôt que les intérêts de sa population, et d'une priorité donnée à la privatisation plutôt qu'à l'éducation, donne lieu à un « mariage entre pouvoir et richesse »¹³.

Les régimes autoritaires ont longtemps eu intérêt à promouvoir le sport de masse et d'élite, utilisé à la fois comme une stratégie de construction nationale et comme un moyen d'entretenir une légitimité sur la scène internationale¹⁴. Le régime de Moubarak (1891-2011) n'échappe pas à cette logique. Mais les groupes de supporters organisés égyptiens ont un long passé d'altercations avec les forces de police, celles-ci ayant l'ordre d'éviter tous les débordements dans et à l'extérieur des stades. L'amplification de la répression contre les supporters organisés pouvait signifier que le régime perdait la capacité d'encadrer une pratique populaire et de contrôler l'opinion publique. Mais en parallèle, pour assurer le maintien de son contrôle et bénéficier des succès de l'équipe nationale égyptienne, Moubarak s'efforçait après chaque victoire de féliciter les joueurs pour leur prestation. Les succès de l'équipe nationale illustraient la capacité du président à incarner le nationalisme : un argument largement mobilisé avant la campagne qualificative pour la Coupe du monde de 2010. Les violences qui ont encadré les matchs qualificatifs entre l'Égypte et l'Algérie (notamment le match retour au Caire le 14 novembre 2009 et le match d'appui – joué à Khartoum au Soudan le 18 novembre 2009), ont ainsi provoqué une instrumentalisation politique et une tension diplomatique qui ne sont pas sans rappeler le déclenchement de la fameuse « guerre du football » qui avait éclaté entre le Honduras et le Salvador en 1969¹⁵. Nous revenons dans la partie suivante sur la mobilisation des campagnes qualificatives pour les Coupes du monde de 2010 et de 2014 au service de la consolidation de l'identité nationale égyptienne.

¹¹ T. BISHRY, *op. cit.*, p. 36.

¹² J. BROWNLEE, *Authoritarianism in an Age of Democratization*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 39.

¹³ M. SHORBAGY, *op. cit.*, p. 523.

¹⁴ N. KOCH, « Sport and soft authoritarian nation-building », *Political Geography*, 32, 2013, p. 42.

¹⁵ J. DORSEY « Rooted in History : Politics, Identity, and Ultras in North African Soccer », in C. ONWUMENCHILI, G. AKINDES, *Identity and Nation in African Football : Fans, Community and Clubs*, Londres, Palgrave, 2014, p. 53.

De l'âge d'or au déclin : les campagnes de qualification pour les Mondiaux de 2010 et 2014

2000-2010 ou l'apothéose de l'identité nationale égyptienne

La première décennie du millénaire représente « l'âge d'or » du football égyptien : Ahly et Zamalek remportent la CAF Champions League respectivement à huit et cinq reprises, et l'équipe nationale, avec l'entraîneur Hassan Shehata, décroche la Coupe d'Afrique des Nations en 2006, 2008 et 2010¹⁶. Le football est alors au centre du discours public et de la culture ; la couverture médiatique des matchs, les émissions et les sites internet (tels que Fil.com ou yallakora.com) consacrés au football sont en pleine expansion, sans parler de l'augmentation non négligeable des chansons populaires à caractère patriotique, louant les mérites de l'équipe nationale¹⁷.

Dans un régime autoritaire, dominé par la corruption et les faveurs personnelles¹⁸, le football est l'un des rares espaces où domine une relative égalité basée sur une certaine forme de méritocratie¹⁹. Ce sport est une source de fierté pour une grande partie de la population égyptienne :

Ce que signifie l'équipe nationale pour moi ? C'est l'équipe qui représente l'Egypte. Non ? [Si tu devais définir ce que c'est pour toi tu dirais quoi ?] Pour moi, l'équipe nationale c'est les joueurs qui nous représentent nous... les Egyptiens... qui représente notre sol et nos gens... (entretien 7, Skype, 29 janvier 2015).

Quand l'équipe nationale joue, c'est l'occasion pour tous les Egyptiens de se retrouver et de vivre le match ensemble. C'est le moment où tu vois le pays faire la paix, le temps d'un match... c'est un moment où tu chantes l'hymne avec tes voisins et ce cousin que tu détestes ! [Rires]. C'est le seul moment où tu vois le drapeau [égyptien] flotter avec fierté. (...) Une fois que le match est terminé, tu retournes à ta vie, à ton équipe, à tes problèmes, mais pendant 90 minutes, c'est tout un pays, 80 millions d'Egyptiens et d'Egyptiennes derrière onze joueurs... (entretien 2, Le Caire, 14 avril 2014).

Le football agit en outre comme un substitut à la politique durant l'ère Moubarak. Mais c'est aussi un instrument de propagande mobilisé par le régime pour contribuer, fût-ce en partie, à son maintien²⁰.

¹⁶ C. ROMMEL, « A Veritable game of the nation : On the changing status of football within the Egyptian national formation in the wake of the 2009 World Cup qualifiers against Algeria », *Critical African Studies*, 6/2-3, p. 158.

¹⁷ M. TAWFIQ, *Masr bitil'ab : kayfa tahawwal al-sha'b al-misri illa jumhur ?* [L'Egypte joue : comment le peuple égyptien s'est-il transformé en foule ?], Le Caire, Dar al-misri lil-nashr, 2010, p. 172.

¹⁸ Voir les travaux de S. ISMAIL, « The Egyptian revolution against the police », *Social Research*, 79/2, 2012, p. 435-462 ; S. SCHIELKE, « Boredom and despair in rural Egypt », *Contemporary Islam*, 2, 2008, p. 251-270 ; ou encore H. SOBHY RAMADAN, *Education and the production of the citizenship in the late Mubarak era*, PhD thesis, SOAS, Londres, 2012, pour plus de détails sur la période prérévolutionnaire égyptienne.

¹⁹ Y. THABET, *Hurub korat al-qaddam* [Les guerres du football], Le Caire, Dar al-'ayn lil-nashr, 2010, p. 159-160.

²⁰ *Ibid.*, p. 162.

En novembre 2009, l’Egypte joue contre l’Algérie pour tenter de se qualifier pour le Mondial de 2010 en Afrique du Sud. Ce match fut décrit par les médias comme le match le plus important de l’histoire du football égyptien, l’Egypte ayant été incapable de se qualifier pour cette compétition depuis 1990. L’équipe devait remporter la partie en marquant trois buts pour se qualifier, ou deux buts pour avoir le même nombre de points et la même différence de buts que l’Algérie, ce qui contraindrait les deux équipes à jouer un match d’appui en territoire « neutre ». Il aura fallu attendre le temps additionnel pour que l’Egypte marque son second but (but de Motaeb, joueur d’al-Ahly, à la 95^e minute). Cette victoire fut décrite comme une « accolade d’unité nationale »²¹, où hommes, femmes, jeunes, vieux, musulmans et chrétiens se rejoignirent pour célébrer la victoire dans les rues des différentes villes du pays. Parallèlement aux célébrations, des violences éclatèrent : des supporters égyptiens attaquèrent le bus qui transportait l’équipe algérienne et les supporters des deux équipes s’affrontèrent²².

Le match décisif se joue le 20 novembre 2009 à Khartoum et se solde par une défaite pour l’équipe égyptienne qui fut battue par l’Algérie (1-0). Ce qui, au début, ne représentait « qu’un match de football », se transforme très vite en crise politique de grande envergure : l’ambassade algérienne au Caire est attaquée ; des confrontations violentes éclatent entre les manifestants mécontents et les forces de sécurité ; le Comité olympique égyptien menace de boycotter tout échange sportif avec l’Algérie ; l’équipe d’al-Ahly envisage de vendre son seul joueur algérien ; le syndicat des avocats et ingénieurs publie une déclaration où il exige la démission de l’ambassadeur d’Algérie en Egypte²³.

Après coup, de nombreux Egyptiens ont reconnu s’être laissé emporter par l’atmosphère de chauvinisme nationaliste et de colère. L’un des répondants explique qu’à l’époque,

j’aurais même pu aller jusqu’à tuer un Algérien... Sans raison, tu sais, juste comme ça. Juste parce que j’étais fâché, non... furieux ! Je me sentais trahi. Le « Mondial » qui nous passe sous le nez... à un but près on y serait en Afrique du Sud²⁴.

Dans l’imaginaire populaire égyptien, cet événement constitue un point de rupture, la fin de l’âge d’or du football égyptien :

Depuis tout petit, je regarde Ahly jouer... et bien sûr, l’équipe nationale. On enregistrerait toujours les grands derbies avec Zamalek sur des cassettes pour pouvoir revoir les grandes victoires aux réunions de famille. Mais l’équipe nationale, c’est différent... [Pourquoi ? Qu’est-ce qui change par rapport à l’équipe locale ?] Quand Masr [Egypte] joue, on joue pour la Coupe du monde. C’est le rêve des Egyptiens ça ! Au début, contre l’Algérie, je n’ai presque pas réussi à regarder. J’allais pleurer et puis Motaeb a marqué et il m’a délivré. C’est lui qui a délivré l’Egypte, qui nous a donné

²¹ En arabe, *‘inaq al-wahda al-wataniyya* ; cette expression est tirée d’un article publié dans le journal *al Shorouk*, le 24 novembre 2009, <http://www.shorouknews.com/columns/view.aspx?cdate=24112009&id=b363d023-294f-4dda-9041-e69028d94ec0>, consulté le 29 mars 2014.

²² Y. THABET, *op. cit.*, p. 160.

²³ C. ROMMEL, *op. cit.*, p. 162.

²⁴ Propos recueillis lors d’un entretien effectué au Caire, avril 2014.

de l'espoir. Ce soir-là, j'étais fier, très fier d'être Egyptien. Mais après Khartoum, le 20, tout le monde était en état de choc... Mes amis ne voulaient plus voir le foot. C'était si important pour nous... On nous a humiliés. L'Egypte a été humiliée ce soir-là... Depuis, ce n'est plus la même chose... (entretien 1, Le Caire, 5 avril 2014).

Les premiers jours qui suivent le match, la haine de l'Algérie se donne libre cours et c'est l'occasion pour les médias – et le pouvoir en place, incarné par le président Moubarak et ses fils, qui multipliaient les interventions médiatiques où ils exprimaient leur profond mécontentement, tout en glorifiant le pays et son peuple – de faire mousser un sentiment national et un chauvinisme exacerbés, jusqu'à faire circuler de fausses informations : des Egyptiens auraient été attaqués par des Algériens, par exemple²⁵.

Néanmoins, ce sentiment se résorbe très vite pour céder la place à des critiques acerbes du régime formulées par certains médias et par la population qui l'accusent d'instrumentaliser le football afin de créer un sentiment nationaliste « vide » et de justifier des décisions politiques, comme la passation de pouvoir de Moubarak à son fils, Gamal²⁶.

En 2010, Moubarak avait répandu la rumeur selon laquelle les supporters algériens nous avaient attaqués. Je ne dis pas qu'ils ne l'auraient pas fait, mais pas cette fois... Je le sais parce que j'y étais. En vérité, ils ont dit ça parce que Gamal [Moubarak] s'est fait attaquer. Ils ne voulaient pas être humiliés donc ils ont tout exagéré. Mais tu sais *habebti* [surnom donné aux filles en signe d'affection] – rires – je pense que c'était un des nôtres [un Egyptien] qui l'a blessé... Tu imagines ce que ça aurait pu déclencher ? Une guerre ! Les deux peuples aiment le football par-dessus tout, c'est dangereux de déjouer les passions comme ça... Ça montre comme notre régime est calculateur (entretien 6, Skype, 16 février 2015).

Au-delà des débats provoqués par le match Egypte-Algérie, il semble qu'un consensus se soit formé autour de l'idée selon laquelle cette défaite constitue un point de rupture dans l'histoire du football égyptien. Par la suite, l'intérêt pour les performances de l'équipe nationale diminue, une forme d'apathie ou de fatalisme s'y associe. Le soutien à l'équipe nationale ressemble davantage, depuis lors, à une obligation, à un devoir à remplir en tant que « citoyen égyptien », mais ne provoque plus autant d'émoi, ni d'enthousiasme :

L'équipe, tu la soutiens parce que tu es Egyptien... ce serait absurde de soutenir une autre équipe. Tu soutiens l'endroit où tu es né, où tu as grandi, et j'aime bien entendre l'hymne national. Mais le temps où les Pharaons gagnaient est terminé, notre équipe n'est plus ce qu'elle était. Il est temps pour nous [Egyptiens] de régler d'autres problèmes plus importants comme l'avenir de nos enfants et essayer de trouver un travail... (entretien 6, Skype, 16 février 2015).

Le désintérêt à l'égard de la sélection nationale peut s'expliquer par le parallèle effectué entre l'équipe et le régime. En effet, tandis que le gouvernement est la cible de critiques en raison de l'instrumentalisation des « victoires sur le terrain » afin de

²⁵ C. ROMMEL, *op. cit.*, p. 166.

²⁶ M. TAWFIQ, *op. cit.*, p. 188-189.

cachez les « échecs dans les bureaux »²⁷, le soutien aux équipes locales, de même que la passion pour le football en tant que sport, ne semble pas diminuer.

Ce n'est pas une question de ne plus aimer le football. J'aime toujours autant soutenir mon équipe et quand je regarde Zamalek jouer, mon cœur sourit... Ce qui ne va pas avec cette équipe [nationale], c'est qu'elle est au service du gouvernement et que le régime utilise ses victoires sur le terrain pour cacher ses échecs dans les bureaux. C'est évident ! Ils ne sont pas capables de gouverner un pays, les gens ne sont pas contents, mon fils ne trouve pas de boulot, et il a fait cinq ans d'études pour ça ? On est gouverné par des singes et ils nous jettent des « étoiles » pour qu'on pense que tout va bien. (...) En fait, ces onze joueurs sont juste des pantins, des pions dans un jeu d'échecs, et c'est nous qui allons payer le prix (entretien 4, Le Caire, 17 avril 2014).

Le soutien à l'équipe nationale passerait donc principalement par un sentiment d'attachement à la Nation, renvoyant au sol, à ses mythes et à sa culture et moins à son système politique et son gouvernement. Un attachement à un territoire, à son peuple et à ses symboles, plutôt qu'à l'acteur national et international. La ferveur footballistique, en Egypte, se concentre pour l'essentiel sur les clubs locaux, comme le montrent les derbies entre al-Ahly et Zamalek, par ailleurs souvent décrits comme les « deux plus grands partis politiques égyptiens »²⁸.

Horizon Brésil 2014 : l'identité nationale en Egypte postrévolutionnaire

La campagne égyptienne pour le Mondial 2014 s'est déroulée dans un tout autre contexte, avec pour toile de fond une révolution. Le football occupait donc une place particulière et très différente de celle qu'il occupait quelque quatre ans auparavant. Bien que le ballon rond soit resté un passe-temps national qui déchaîne les passions, les groupes organisés de supporters de football – communément appelés « Ultras » – font une entrée retentissante sur la scène politique égyptienne. Nous l'avons mentionné, le football et les stades servent d'incubateurs à l'expression de frustrations profondes, de miroirs grossissants de la société égyptienne. Lors du soulèvement populaire de janvier 2011, ces groupes organisés de supporters de football se mobilisèrent en apportant leurs expériences accumulées en matière de confrontation avec les forces de police, ainsi que leur maîtrise des techniques de guérilla, afin de lutter contre les brutalités dont étaient victimes les manifestants.

Nous étions aux premières lignes. Quand la police fonçait, nous on encourageait la population. On a allumé les feux et les gens nous ont rejoints. Ils savent qu'on connaît l'injustice et ils sont rassurés par le fait qu'on sache se battre... (entretien 3, Le Caire, 8 avril 2014).

Ces groupes de supporters vouent leurs vies à leur club ; ils consacrent l'essentiel de leurs activités à soutenir l'équipe et ses couleurs, notamment à travers la confection de banderoles, de tifos, de chants et de slogans tantôt en l'honneur du club, tantôt contre l'équipe adverse, les patrons, ou encore – et de façon plus subtile – à l'encontre de la police et du régime.

²⁷ Deux expressions empruntées à l'un des répondants.

²⁸ J. MONTAGUE, *op. cit.*, p. 36.

Si le soutien à l'équipe nationale était parfois ambigu et contrasté, la révolution a amplifié cette schizophrénie identitaire caractérisée, d'une part, par un attachement marqué au pays et à ses couleurs et, d'autre part, par la conviction profonde que l'équipe nationale et ses succès étaient instrumentalisés par le régime afin de légitimer son pouvoir et renforcer sa mainmise sur la population. Cette tendance est illustrée par la volonté, de certains ultras, de revendiquer leur non-soutien à l'équipe nationale :

L'équipe nationale, c'est l'équipe de Moubarak. Quand tu soutiens l'équipe, tu le soutiens lui... Les victoires de l'équipe nationale, c'est les victoires de Moubarak. L'équipe nationale est une diversion pour nous faire oublier l'injustice. Je ne pardonnerai pas à l'équipe de soutenir Moubarak (entretien 7, Skype, 18 janvier 2015).

Le soulèvement populaire a par ailleurs fait émerger un phénomène nouveau dans le monde du football, à savoir un accord tacite de collaboration entre les supporters des deux plus grands rivaux du championnat égyptien, Ahly et Zamalek, contribuant à changer la relation entre les clubs locaux, l'équipe nationale et sa base supportrice²⁹ :

Après Port Saïd, les choses ont changé. Les Egyptiens ont vu la cruauté du régime, capable de tuer son propre peuple pour se venger. Ils ont compris que le monde du football était moisi [au sens de pourri, corrompu]. Trop peu de joueurs se sont levés pour exprimer de la solidarité avec nous, nous les supporters, pour ceux qui sont morts en les soutenant eux... Pas un seul patron... Pas un seul coach... C'est ça le football aujourd'hui ? Et nous dans tout ça ? (entretien 4, Le Caire, 17 avril 2014).

Des drames comme celui de Port Saïd sont révélateurs d'un malaise sociétal profond, ce ne sont pas des phénomènes sociopolitiques isolés. Le football, ici, peut être compris comme « la caisse de résonance des maux de la société égyptienne et des clivages au sein de la Nation »³⁰, ce qui aura un impact non négligeable sur la façon dont les Egyptiens vont soutenir l'équipe nationale pendant la campagne qualificative pour le Mondial de 2014.

Le match de barrage pour une place en Coupe du monde se joue contre le Ghana et se termine par un échec. L'équipe, qui avait pourtant bien entamé ses matchs de poule, avait sèchement perdu le match aller face au Ghana (1-6). Malgré une victoire au match retour (2-1), les Pharaons échouent, une fois de plus, à se qualifier pour la

²⁹ L'accord entre les deux clubs s'est concrétisé après les événements de Port Saïd et les violences qui ont éclaté à la suite d'un match entre Ahly et Masry, faisant 72 morts. A la suite du drame, certains groupes de supporters – avec les supporters de Zamalek (les Ultras White Knights) en figure de proue – exprimèrent leur soutien aux supporters d'al-Ahly et se rallièrent aux mobilisations qui exigeaient l'arrestation et la traduction en justice des coupables. Cet événement se transformera en affaire politique de grande ampleur : les Ultras accuseront les forces de sécurité (et par extension, le gouvernement), d'avoir fait entrer des *baltagiyyas* (des voyous payés pour semer le trouble) munis d'armes blanches et d'avoir bloqué les portes d'accès au stade, dans le seul but de les prendre au piège. Suite à ces événements, un état d'urgence est décrété et le championnat suspendu, ce qui attise la colère des supporters, mais aussi de la population dans son ensemble. Il ne s'agit plus ici de football, mais bien d'un affrontement politique et physique entre le pouvoir central et une base mobilisée.

³⁰ S. ABIS et D. AJMANI, « Football et mondes arabes », *Revue internationale et stratégique*, 94/2, 2014, p. 148.

Coupe du monde. La réaction face à ce résultat diverge de celle de 2010. Contrairement à ce que craignait le régime après les événements de 2009 et de 2012 (Port Saïd), très peu de violences éclatent à l'issue du match, laissant le pays dans un état d'apathie, voire, dans certains cas, de réjouissance :

Moi ? Oui j'étais content. Pas content dans le sens souriant, mais satisfait. Pour moi, cette défaite montre l'échec du régime. [La défaite] montre que notre gouvernement n'est pas légitime... Allah nous a puni pour ce que Sisi a fait... Il a pris le pouvoir comme ça et maintenant le pays est humilié. L'équipe a gagné le deuxième match pour nous, pour notre *karama* [honneur/dignité]... (entretien 2, Le Caire, 14 avril 2014).

Par le biais de la critique adressée à l'équipe nationale vont s'affirmer une critique plus profonde des dérives autoritaires du régime et une remise en cause de la corruption présente à tous les niveaux de la société, le football compris. Ce désaccord va s'exprimer de plusieurs manières, tantôt à travers une certaine forme de cynisme, très présente sur les banderoles (« Vous récoltez des millions mais vous vous fichez de la pauvreté des Egyptiens », ou encore : « Nous vous avons suivi partout, mais quand les temps sont durs, nous ne vous trouvons pas »), tantôt par l'allusion à une punition divine : l'idée selon laquelle la défaite et l'incapacité pour l'équipe de produire de bons résultats est un signe providentiel, prouvant l'illégitimité du gouvernement en place³¹ :

Sisi a pris le pouvoir, mais il n'en avait pas le droit. Pourquoi avoir fait la Révolution si c'était pour revenir à la dictature ? Pour moi, cette défaite c'est un signe que le gouvernement n'est pas légitime. Allah est avec nous... Il ne donne pas raison aux voleurs (entretien 7, Skype, 29 janvier 2015).

Au-delà des références divines, l'utilisation du terme *karama* est très intéressante. En effet, l'une des grandes revendications de la révolution était de retrouver un sentiment de dignité perdu depuis longtemps, étouffé par un régime dictatorial et policier. Le combat pour obtenir dignité et respect fait écho à la lutte des Egyptiens, emmenés par Nasser, contre les forces coloniales britanniques. La référence au *karama* dans le contexte footballistique, tient au fait que cette dignité s'est vue ternie par l'incapacité de l'équipe à produire des résultats satisfaisants, jetant de ce fait une ombre sur la réputation du pays. La colère et les frustrations qui découlent de cet échec sont donc axées sur la nécessité de restaurer la dignité et de se racheter aux yeux du peuple égyptien. Certains supporters s'indignent de ce que les joueurs et les gestionnaires de clubs s'opposent à l'indignation que suscite chez eux le dictateur, « la figure paternelle », un peu comme « un enfant qui défend son père, indépendamment du fait que son père est bon ou mauvais » (entretien, 8 avril 2014).

³¹ Cette position est plus populaire auprès des membres de groupes religieux tels que les Frères musulmans. Mais nous ne pouvons l'affirmer en raison du refus des personnes interrogées d'afficher leur appartenance ou leur affiliation à un groupe politique ou religieux.

Conclusion

Le football est un puissant catalyseur identitaire, capable de mobiliser des foules et de déchaîner des passions, des émotions vives : attachement à sa patrie, à son village, colère et déception dans la défaite, joie et unité dans la victoire. Les matchs représentent symboliquement des guerres entre deux clans, comme l'illustrent des termes comme « défenseurs », « attaquants » ou « tactiques », avec des gagnants et des perdants. D'autres symboles tels que les drapeaux, les hymnes, ou encore, la présence du chef de l'Etat sont de puissants outils d'identification, qui favorisent l'unité nationale.

Nous l'avons vu, le soutien fluctuant et « capricieux » des Egyptiens à l'équipe nationale est révélateur de la situation politique du pays. Les critiques des échecs de l'équipe nationale et de son instrumentalisation par le gouvernement sont symptomatiques d'une colère plus profonde qui vise les conditions de vie, l'absence de liberté et la brutalité dont la population est victime. Bien que les personnes interrogées aient exprimé un attachement certain à l'équipe et au pays, la défaite est vécue non seulement comme l'échec du gouvernement à aider son peuple, mais aussi comme une punition divine, comme une façon d'exprimer son désaccord avec la situation politique, économique et sociale du pays.

Il s'agit néanmoins d'apporter certaines nuances. Tout d'abord, il convient de souligner que si le rapport à l'équipe nationale est une relation de type « amour-haine », le rapport aux équipes locales, quant à lui, est un rapport d'amour et de soutien inconditionnels, les supporters consacrant la plus grande partie de leur temps au club. Ensuite, il existe une nette différence entre les campagnes de 2010 et de 2014. En 2010, le match entre l'Egypte et l'Algérie provoque un grand émoi ; il est instrumentalisé par le régime de Moubarak pour créer un sentiment d'union nationale. La défaite, au-delà de la crise politique qu'elle a amenée, est vécue comme une grande déception et constitue sans doute un moment de rupture : par la suite, l'intérêt pour les performances de l'équipe nationale diminue. La campagne pour le Mondial 2014, quant à elle, vient après la révolution, à un moment où les joueurs et les patrons de clubs sont vivement critiqués pour leur manque de réactivité face aux événements de Port Saïd. Ils sont accusés de tourner le dos à leurs supporters, et l'équipe nationale est vue comme un outil de plus exploité par le régime dans le but d'asseoir son pouvoir et d'améliorer son image, que ce soit au niveau national ou international.

Indépendamment du sentiment national et d'une forme de fierté et d'attachement à la Nation, l'identification à l'équipe nationale égyptienne reste quelque peu problématique : elle représente, dans l'imaginaire collectif, l'incarnation du régime sur le terrain, contrairement aux équipes locales qui, elles, continuent à bénéficier d'un soutien considérable, notamment parce qu'il s'agit là, non plus des valeurs incarnées par le pouvoir, mais des valeurs du groupe qui soutient l'équipe.

